

So what

Benoit Virole

Lors d'un dîner qui clôturait une conférence, ennuyeuse, sur Schubert, je fus placé à coté d'un professeur de musique. Ayant appris que j'exerçais la psychanalyse, le professeur m'entrepris entre la poire et le fromage sur les sources de la création musicale. La vie du compositeur avait fait l'objet d'une investigation psychanalytique récente et il désirait connaître mon opinion. Malheureusement, je n'avais pas lu l'ouvrage en question. Déçu, il se mit à chanter à mi-voix un extrait d'un Lied de Schubert et s'arrêta sur une note qu'il maintint quelques secondes.

- Entendez-vous, me dit-il, cette note est étrangère à l'harmonie du Lied. Certains la considèrent comme une simple appoggiature. Mais elle est tenue toute la durée d'une blanche et n'est donc pas une simple ornementation. Elle pourrait être considérée comme une dissonance passagère. Non ! Cette note est la clef de l'effet esthétique. Elle est une *harmonique éloignée* qui irradie de sa lumière l'ensemble de la composition. Par quel miracle Schubert a-t-il pu l'imaginer ? Par quel extraordinaire proximité

So what

avec la beauté absolue cette note a-t-elle pu naître dans son esprit et se retrouver déposée pour la postérité sur une partition ? Qu'en pensez-vous ? La psychanalyse peut-elle répondre à ces questions ?

Tout en lissant compulsivement sa courte et très soignée barbe noire, le professeur d'harmonie me questionnait avec une animation que ne justifiaient pas uniquement les qualités du vin de Bordeaux. Le mystère du génie musical le prenait tout entier. Il fut à nouveau déçu lorsque, à regret, je lui expliquais que la psychanalyse n'avait jamais pu dire quoi que ce soit de bien probant sur la création musicale. Freud avait avoué sa totale incapacité à jouir de la musique et bien de ses émules baissaient les bras devant l'énigme de la sublimation artistique. Mais le soir avant de m'endormir, en laissant aller mes pensées, je vins à me souvenir que l'expression *harmonique éloignée*, utilisée par le professeur du conservatoire, avait déjà été déposée dans mon oreille, il y a bien longtemps, par un ancien patient. Cet homme, appelons-le Pierre, avait été un obscur musicien de jazz au destin longtemps incertain. Il est devenu un célèbre compositeur de musique de film et jouit aujourd'hui de la considération de tous. Lors de son analyse, il me raconta une histoire singulière de sa jeunesse que je vais tenter de restituer ici en adoptant une forme fictionnelle. Elle pourrait bien être en mesure de répondre aux interrogations de notre professeur de conservatoire sur la nature de la création musicale. Sans doute, sera-t-elle excessivement romancée ? Mais après tout, ce n'est pas à un psychanalyste de décréter où se place la frontière entre la fiction et la vérité.

*

Dans le petit meublé qu'il louait rue des Grands-Augustins, Pierre préparait son sac de voyage. Il y glissa son carnet à

So what

musique et son cahier de partitions couvert d'annotations au crayon. Il essuya les cordes de sa vieille guitare au vernis écaillé avant de la ranger dans son étui. Lorsqu'il eut terminé, il jeta un dernier coup d'œil sur l'appartement pour vérifier que tout était en ordre et il sortit en fermant derrière lui la porte à double tour. Une heure après, il monta dans le train pour la Bretagne, changea à Vannes pour prendre le *tire-bouchon*, petit funiculaire à voie unique, qui arrivait à Quiberon en fin d'après midi. On était au début du mois de mars. Les nuages étaient bas et une pluie fine tombait sur l'embarcadère. Quelques habitants attendaient le bateau pour les îles et bavardaient entre eux. Pierre se sentit étranger. Il s'isola dans la lecture de son journal. Le ferry pour l'île de Houat arriva à l'heure. Pierre monta à son bord, déposa son sac et l'étui à guitare dans le compartiment à bagages. Malgré le froid, il s'installa sur le pont supérieur où une simple bâche protégeait les voyageurs de la pluie. Bientôt, le ferry roula sur une mer grise et creuse. Engoncé jusqu'au cou dans sa vareuse de cuir, Pierre regardait le continent qui s'éloignait. Dans moins d'une heure, il serait dans la chambre qu'il avait réservée dans l'unique hôtel de l'île.

*

Le port de Houat était vide. Les chalutiers étaient encore en mer. Jetant le sac sur ses épaules et alternant d'une main sur l'autre la prise sur le lourd étui à guitare, Pierre remonta la rue principale. Les fenêtres calfeutrées des maisons des pêcheurs laissaient juste passer la lumière bleue d'une télévision allumée. Au-dessus de sa tête, les mouettes se laissaient porter par le vent. L'hôtel était situé sur le bord de la falaise et disposait d'une terrasse surplombant la mer. Le bâtiment était fait d'un seul tenant, en pierres de granit. Au dessus de la porte d'entrée, en forme de

double sas pour se protéger du vent, était clouée la reproduction d'un grand espadon à l'épée proéminente. Pierre n'avait eu aucun mal à réserver une chambre à cette période de l'année. Seuls, un couple de retraités à l'allure sportive et deux techniciens travaillant sur le relais télévision de l'île prenaient le repas du soir lorsque Pierre sonna à la réception. L'hôtel était tenu par une bretonne énergique, d'un âge indécis, qui avait repris l'affaire après le décès en mer de son mari. Marie Penhouët n'était pas le genre de femme à se décourager devant les difficultés de sa tâche. Mais elle râlait plus que de raison devant le peu de réservations et - pire des choses - devant les annulations entraînées par le mauvais temps. Elle ouvrit la porte et dévisagea Pierre de haut en bas. L'étui de la guitare lui déplut et son sourire s'estompa. Pierre la rassura ; elle ne devait pas s'inquiéter ; le son de sa guitare, non amplifiée, était très faible ; on entendrait rien de l'autre côté de la porte de sa chambre. Moyennement rassurée par ces explications, Marie l'accompagna jusqu'à l'étage. Elle ouvrit la porte sur une petite chambre cossue dont le seul charme était de posséder une jolie porte fenêtre en bois ouvragé donnant sur les rochers en contrebas. En se penchant, on devinait les masses sombres de granit. Une fois la tenancière partie, il s'allongea sur le lit, la fenêtre ouverte sur le froid de la nuit. À ce moment là, seulement, il sentit le manque de l'héroïne. Pierre n'était pas à proprement parler un grand toxicomane mais il avait joué avec le feu. La vie de musicien de jazz l'avait amené à côtoyer un milieu où la consommation de drogue dure allait de soi. Pierre n'avait pas échappé aux habitudes ambiantes. Il aimait, c'est vrai, sombrer dans la torpeur générée par l'héroïne en écoutant de la musique. Il se sentait comme transporté à l'intérieur du son. L'harmonie devenait source d'une jouissance extraordinairement puissante. Pendant longtemps - illusions mille fois répétées - il avait espéré puiser dans le toxique une inspiration créatrice. Il déchantait à chaque fois. La drogue n'était pas une alliée pour la

So what

composition. Cette fois, il était résolu à se débarrasser définitivement d'un vice devenu dangereusement envahissant. Quelques semaines avant son départ pour Houat, il avait été contacté par Luc Berthon, un réalisateur de cinéma célèbre, pour écrire le thème musical de son prochain film. C'était là une occasion inespérée d'être reconnu comme compositeur. Pierre était un guitariste professionnel, honnête, mais sans réelle envergure. Beaucoup de monde à Paris jouait aussi bien que lui, voire beaucoup mieux. Aussi, la prolongation de sa carrière de soliste de jazz était tout à fait irréaliste. Déjà cette année, il avait eu le plus grand mal à réunir suffisamment de cachets pour renouveler son statut d'intermittent du spectacle et toucher l'indemnité chômage. Certes, il pouvait faire appel au marché noir. On pouvait acheter des heures de travail fictif à des employeurs peu scrupuleux du monde du spectacle. Il l'avait fait tant de fois. Mais l'idée d'avoir encore affaire à eux le dégoûtait à l'avance. La proposition de Berthon était venue ouvrir une voie inespérée. Décrocher de l'héroïne dans un lieu isolé, protégé des sollicitations, composer un nouveau thème musical, l'harmoniser, l'arranger de façon à ce qu'une maquette puisse être présentée à son commanditaire, voilà les raisons, fort louables, qui amenèrent Pierre un soir de mars à l'hôtel de l'Espadon.

*

Le lendemain matin trouva Pierre recroquevillé au fond des couvertures devant la fenêtre ouverte. Il s'habilla en grelottant, ferma la fenêtre et après avoir essayé de présenter une figure convenable, il descendit à la salle manger. Il était trop tard, l'hôtel était désert à l'exception d'une femme de ménage qui passait l'aspirateur. Faisant mauvaise fortune bon cœur pour son petit-déjeuner, Pierre monta prendre sa vareuse et décida d'aller visiter l'île. Le mouvement de ses pas, la contraction légère

de l'ensemble de son corps lui donnaient un sentiment d'apaisement. Les tourbillons de ses pensées se soumettaient au rythme de la marche et les tensions corporelles s'apaisaient. C'était ce qui convenait à Pierre. Le manque de l'opiacé générait des crispations douloureuses dont il espérait une rémission par l'exercice physique. Un vent froid soufflait en rafales et le pauvre soleil de mars ne réchauffait que l'apparence des choses. L'unique route venant du port aboutissait sur un chemin de rocailles qui serpentait le long du littoral. Marchant la tête courbée vers le sol, Pierre ne regarda pas la mer. Elle le lui rendit bien toute occupée à brasser les millions de galets pour les réduire en sable. Arrivé à l'extrémité sud de l'île, il n'avait croisé personne. Le cap protégeait une plage de sable fin. Pierre y descendit, s'assit, alluma une cigarette et cette fois regarda la mer. Un îlot rocheux se tenait à quelques encablures du rivage, si près qu'un marcheur pouvait y accéder à marée basse. Mettant sa main en visière pour se protéger du soleil, il vit une embarcation lutter contre la marée. Chargée de casiers de pêche, elle avançait lentement poussée par un moteur diesel. Pierre la suivit du regard. Elle doubla la pointe de la plage et accosta un peu plus loin sur un vieux ponton en bois s'avancant dans la mer. À son extrémité, il distingua une silhouette regardant vers le bateau en attendant l'accostage. Pierre n'y fit plus attention et se concentra sur les volutes de sa cigarette. La marche lui avait fait du bien. La crispation dans les articulations de ses membres s'était évanouie. Il se leva, marcha le long de la mer évitant les longues bordées d'écumes de la marée montante. Au bout de quelques pas, il commença à siffloter quelques notes au hasard et se dit qu'elles pourraient constituer une jolie anacrouse de début de thème. Un arpège brisé dont la dernière note générait un effet d'attente. Il sortit son carnet et nota cette première mesure.

En remontant sur le chemin, il décida de marcher encore. Au lieu de faire demi-tour, il emprunta le sentier qui continuait vers le nord. Au bout de quelques centaines de mètres, il fut à la hauteur du ponton en bois. Le bateau était amarré. Deux personnes déchargeaient les casiers. Ils étaient encore loin. Pierre ne distinguait pas leurs visages. L'une des silhouettes était celle d'une femme. Marchant quelques pas, il tomba sur un écriteau indiquant « Écloserie - entrée interdite » barrant la voie d'accès à un corps de bâtiment en préfabriqué adossé à ce qui paraissait être une très vieille maison. Pierre eut une pensée amusée pour les bébés homards qui devaient attendre dans leurs bacs avant d'être vendus sur les tables du continent, pour y être ébouillantes vifs. Enfin, il arriva au bout de l'île. Exposée aux vents du large, la pointe nord était couverte d'une lande drue. Pierre fut obligé d'emprunter une route boueuse pour parvenir jusqu'au bord de la falaise. Il regarda les oiseaux de mer affairés à la préparation des nids. On approchait de la période des pontes. Ses observations ornithologiques furent perturbées par le bruit d'une camionnette. Deux hommes descendirent du véhicule et en extirpèrent des sacs de matériel. Ils se dirigèrent vers la grande antenne dressée au bout de la falaise. Les deux techniciens s'affairèrent autour de la base de l'antenne et l'un d'eux commença à la gravir muni d'un harnais de sécurité. Pierre observa la scène. L'homme montait par saccades, aidé par son collègue qui assurait la corde de sécurité. Le vent soufflait très fort. Arrivé au sommet de l'antenne, à plus d'une vingtaine de mètres du sol, il commença à s'affairer autour des boîtes grises pleines de composants électroniques qui étaient disposées tout autour de l'antenne. À ce moment, une mouette plongea sur le visage de l'homme et avec une violence incroyable l'attaqua à coups de bec. Le technicien lâcha la corde de sécurité pour décrocher l'oiseau qui lui martelait les yeux. Pierre le vit tomber de quelques mètres puis la chute fut stoppée par le harnais de sécurité. L'homme resta

So what

suspendu dans le vide pendant que l'oiseau continuait à virevolter autour de lui comme un tortionnaire fâché de voir sa victime inconsciente. L'autre technicien, un petit homme râblé, finit par réagir. Il cria à Pierre de venir l'aider. Il lui tendit la corde de sécurité et sortant son téléphone portable, il appela la gendarmerie pour demander des secours. Puis il monta sur l'antenne et parvint à atteindre son collègue. L'homme était très mal en point. Un des coups de bec avait atteint un œil et son visage était entaillé. Avec Pierre, ils le descendirent par l'échelle extérieure qui montait jusqu'au tiers inférieur de l'antenne et le transportèrent dans la camionnette. Arrimé au téléphone, le technicien expliquait pour la troisième fois à un interlocuteur lointain les circonstances de l'accident. Lorsqu'ils arrivèrent au port, un attroupement de personnes s'était constitué. Parmi elles, Pierre reconnut Marie Penhouët. Tous entourèrent le blessé et une personne, faisant office de secouriste, lui donna les premiers soins. Une dizaine de minutes après l'hélicoptère arriva et emporta le malheureux technicien vers le continent.

*

Pierre fut accueilli au bar de l'hôtel par des exclamations chaleureuses. Marie Penhouët racontait déjà l'histoire, avec force d'explications et de détails, à un petit groupe de personnes accoudées au zinc. La totalité de la population de la petite île semblait rassemblée là et se délectait de l'évènement extraordinaire. On demanda à Pierre de raconter l'épisode de la mouette. Il s'y prêta de bonne grâce, en prenant garde de ne pas en rajouter même si la situation invitait à l'emphase. Alors qu'il décrivait l'attaque de l'oiseau de mer et les coups portés au visage, son regard croisa celui d'une jeune femme se tenant un peu à l'écart. Elle avait un visage fin, qui dénotait parmi les rudes physionomies des habitants de l'île, encadré par une masse de cheveux

So what

roux faisant ressortir la blancheur de sa peau et la couleur verte de ses yeux. C'était une fille magnifique. Porté par ce regard, Pierre se sentit des ailes, trouva des talents de conteur, et fit preuve d'une modestie bonhomme en racontant le sauvetage du technicien. Les pensionnaires de l'hôtel passèrent à table pour le dîner. Pierre suivit le mouvement. Assis seul à sa table habituel, il continua à observer la jeune femme qui parlait au bar avec Marie Penhouët. Pierre n'avait pas fini les trois tomates en vinaigrette de l'entrée que la porte de l'hôtel s'ouvrit sur un homme d'une trentaine d'années, au visage mangé par une barbe drue, muni d'une casquette de marin et d'un ciré entrouvert. Il salua tout le monde, dit quelques mots que Pierre ne parvint à entendre, puis prenant la jeune femme par la main, il ressortit. « Son mari... dommage » pensa Pierre. Puis, son assiette l'attira. Il n'avait pas mangé de la journée et son appétit était à vif, ce qui le rassura sur les bienfaits curatifs de son séjour à l'île de Houat.

*

Pourtant, cette nuit là, à cinq heures du matin, il se réveilla en sueur. Le manque de l'héroïne lui déchirait la tête et torturait son corps comme une paire de tenailles rougies au feu. Il se leva, s'habilla à la hâte, et quitta l'hôtel. Dehors la lune était pleine, figée dans l'immensité glacée d'un ciel hostile. Courant afin de chasser la douleur, il reprit le chemin du matin. Doublant les dernières maisons, il fut bientôt seul sur la lande. Il commença à crier et à jurer à en perdre le souffle. Arrivé à la plage, il se rendit compte que la marée était basse. On voyait sous la lumière de la lune les ondulations du sable courir jusqu'à l'îlot. Évitant les flaques humides où la lune se reflétait, il franchit l'étendue de sable et gravit dans l'obscurité les rochers glissants

de l'îlot. Arrivé au sommet, il se coula dans une anfractuosité au milieu des déjections des oiseaux de mer, enfonça sa tête au fond de sa vareuse, et là, dans l' le de l' le, enfin il s'endormit. . . Lorsqu'il ouvrit les yeux, il se sentit merveilleusement bien, l'îlot était baigné de la lumière d'un soleil d'été et la mer couleur turquoise ondulait avec une lenteur extraordinaire. Pierre se leva et prépara sur un petit réchaud à gaz une injection d'héroïne. Il allait la planter sans son bras. Alors, il sentit qu'il n'était pas seul.   quelques mètres de lui, un enfant le regardait fixement. Il s'approcha tenant ses mains jointes. Il toucha la paume de Pierre et y glissa une chose. Au moment du contact, Pierre sentit le froid glacial du corps de l'enfant. Il regarda à l'intérieur de sa main et vit un minuscule crustacé. . . Pierre se réveilla. L'aube pointait à l'est. Le froid du petit matin engourdissait ses membres. Il réussit à se mettre debout. Les vagues l chaient les rochers à quelques mètres de lui. La marée avait monté isolant l'amas de roches du reste de l' le. Le vent avait tourné amenant des gros nuages chargés de pluie. Pierre n'en menait pas large. Pour la première fois de sa vie, il songea à mourir. Après tout, il n'avait qu'à se laisser glisser dans l'eau si proche. Il leva les yeux.   quelques encablures, le bateau de l'écloserie roulait dans les vagues et à sa proue un homme lui faisait de grands signes. Pierre répondit d'un geste de la main. Le bateau s'approcha. Sur sa droite de l'îlot une longue dalle de ciment soutenait un petit phare. Le bateau se dirigeait vers elle. Pierre courut sur la dalle, manquant maintes fois de glisser à l'eau. Parvenu à l'extrémité, il enjamba le parapet de fer. Habilement mené, le bateau dérivait vers l'îlot. L'homme avait jeté par-dessus son franc bord des morceaux de pneus et il tenait à la main une gaffe de fer. Il accrocha le parapet et immobilisa le bateau. Pierre sauta à bord. Retournant en cabine, il mit les gaz à fond. Le bateau rugit et trembla de toute sa structure. Quelques secondes plus tard, ils

étaient en sécurité loin des récifs. L'homme sortit de la cabine et se dirigea vers Pierre accroupi au milieu des casiers de pêche.

- Que diable faites-vous sur ce rocher, lui cria le marin pour couvrir le bruit du diesel. Vous ne savez pas qu'il peut être recouvert par la mer aux grandes marées. Vous n'avez pas eu assez d'émotions hier avec l'histoire de l'antenne ?

Pierre reconnu l'homme qui était venu chercher à l'auberge la jeune femme à la chevelure rousse. Pierre évoqua à mi-mots une insomnie, une promenade imprudente. . . Il le remercia.

- Ne vous en faites pas, répondit l'homme, avec un sourire amusé, je vais vous amener à l'écloserie. Vous allez vous réchauffer et prendre un café.

Quelques minutes plus tard, le bateau accostait au ponton de l'écloserie. Sous la pluie, les deux hommes longèrent des amoncellements de casiers à homards avant de pénétrer dans la vieille maison. La cuisine était de plain-pied et une grande table en bois munie de larges bancs prenait tout le centre de la pièce. L'homme invita Pierre à s'asseoir et appela à voix forte :

- Joan, vient voir l'étrange poisson que j'ai pêché sur l'îlot.

C'était un peu vexant, mais Pierre eut l'intelligence de sourire. Au même moment, il sentit posés sur lui les yeux de la jeune femme. Elle se tenait à mi-course de l'escalier qui montait à l'étage. Derrière elle, Pierre distingua les contours d'un immense portrait en noir et blanc. Joan descendit quelques marches. Pierre aperçut sur le poster le visage d'un enfant souriant. Elle lui tendit la main. Ses doigts étaient rougis par le travail dans l'eau de mer mais lorsqu'il les saisit, Pierre fut troublé. Elle alla préparer le café et Pierre l'observa à la dérobée. Joan parlait à son mari, qu'elle appelait Jean-Loïc, avec une pointe d'accent adorable.

So what

Tous les trois burent de grands bols de café noir accompagnés de tranches de pain frais tartinées de beurre salé. Pierre ressentit une faim intense et une jouissance à manger comme il n'en avait pas eue depuis longtemps. Le couple était sympathique et le regardait manger avec plaisir. Il parla de sa vie de musicien parisien et de son souhait de composer à Houat. Jean-Loïc et Joan paraissaient heureux de la présence de cet invité surprise, si différent des touristes et lui offrirent une écoute des plus chaleureuses.

Joan était irlandaise. Lors d'un festival de musique celtique à Lorient, Jean-Loïc l'avait rencontrée. Plusieurs mois après, ils se marièrent. Joan était venue suivre Jean-Loïc décidé à reprendre l'écloserie après sa mise en vente. Le travail était dur et l'affaire peu rentable. Ils essayaient de tenir le coup encore cette saison pour voir... Pierre avait le sentiment d'un couple uni dans un combat difficile pour la survie mais il décela dans les yeux de Joan l'ombre d'une déception. La pluie cessa. Jean-Loïc endossa son ciré de mer et s'apprêta à partir. Il était temps de prendre congé. Sur le pas de la porte, Pierre leur promit de leur rendre visite. Il tenta de capter une dernière fois le regard de Joan mais celle-ci regardait la mer devenue blanche sous les premiers rayons du soleil. En gravant le sentier qui menait de l'écloserie, il se surpris à siffler quelques notes nouvelles et se dit qu'il tenait là le développement du thème...

*

Depuis cette visite à l'écloserie, Pierre se sentait de mieux en mieux. Il se réveillait en milieu de matinée, prenait son petit-déjeuner dans la salle de café de l'hôtel. Il lisait les journaux en écoutant d'une oreille distraite la conversation de Marie Penhouët avec les habitants de l'île. L'un venait prendre le journal,

So what

l'autre un colis du continent, et tous un verre de vin blanc. Les effets du manque avaient quasiment disparu. Devenu un personnage depuis l'épisode de la mouette, il était accepté par les habitants de l'île. Tout le monde le saluait lors de sa descente au port aux heures d'accostage du ferry. Vers le milieu de la matinée, il remontait dans sa chambre et travaillait ses gammes à la guitare. Ses doigts couraient le long du manche s'arrêtant quand le trait était manqué et reprenant jusqu'à la parfaite exécution. Après les exercices, il travaillait la composition du thème. Il jouait la ligne mélodique à l'aide d'un plectre en véritable écaille de tortue. Ce médiateur était un objet précieux et rare. Pierre l'avait volé, acte dont il se sentait encore honteux, dans la loge d'un vieux musicien américain croisé dans un club parisien. Mettant le médiateur dans sa bouche pour libérer les doigts de sa main droite, il travaillait ensuite les accords de l'harmonie et la ligne de basse qu'il créait simultanément avec son pouce. Il parvint bientôt à un résultat convenable. La première partie du thème était harmonisée. Elle était à la fois simple, chantante et en même temps pleine de mystère. Il sifflotait ce thème lors de ses marches quotidiennes qui l'amenaient en fin de journée sur le chemin de l'écloserie. Il se contentait de regarder de loin les allers et venues du petit caboteur partant en mer chercher les casiers de homards. Il apercevait la silhouette de Joan s'activait sur le perron de la maison et allait au ponton à la rencontre du bateau. Il pensait souvent à elle.

*

À la fin de la troisième semaine passée sur l'île, Pierre avait composé toute la première et la dernière partie d'un thème en trente-deux mesures. Il ne lui manquait que ce que les musiciens de jazz appellent le « pont », une série de huit mesures permettant de faire rejoindre les deux parties du morceau. Cette

partie ne venait pas facilement. Pierre avait bien tenté des modulations harmoniques habituelles mais elles sonnaient de façon si conventionnelle qu'il se décida vite à les abandonner. Faute d'idées neuves, il lui fallut bientôt se rendre à l'évidence. Il était bel et bien bloqué. Sans ces huit mesures, le thème restait bancal. S'il trouvait l'inspiration pour le premier accord, les autres accords s'enchaîneraient sans problème, la mélodie suivrait et la pièce serait achevée. Mais cette première note ne venait pas. Le dimanche matin, alors qu'il avait passé une bonne partie de la nuit sur sa guitare à chercher des pistes nouvelles, il descendit le chemin menant au port. La jetée était encombrée de monde. Le ferry du continent arriva en cornant tout ce qu'il pouvait. On commença à décharger les containers et les passagers descendirent le long de l'étroite passerelle. Parmi eux, Pierre remarqua plusieurs enfants. Son regard s'amusa à suivre une mouette qui glissait devant ses yeux et finit par se poser sur le phare au bout de la jetée. Joan était là, seule, adossée au phare. Il vint vers elle et lui fit signe de la main. Arrivé à quelques mètres d'elle, Pierre vit l'expression fermée et douloureuse de son visage. Elle semblait perdue et immensément triste. Pierre s'approcha et lui parla doucement. Elle prit son bras et tous deux remontèrent la jetée à pas lents, indifférents aux regards des badauds et des marins endimanchés. Pierre ne dit rien, heureux de sentir sur son bras la main de la jeune femme. Ils marchèrent ainsi jusqu'à l'endroit où partait le sentier de l'écloserie. À leur droite, les douves d'un fort abandonné les protégeaient des regards et à leur gauche, des arbres enchevêtrés inclinés par le vent tressaient une palissade complice. Il passa son bras autour des épaules, lui prit la main et la pressa doucement entre ses doigts. Il sentait contre sa bouche l'odeur de ses cheveux. Elle tressaillit tout contre lui puis elle s'abandonna. Il voulut l'embrasser. . . Elle se détacha de lui et courut à petits pas vers la maison louvoyant à droite et à gauche pour éviter les éboulis de rocaille. Pierre

rentra à l'hôtel. Le bar était empli de monde en cette heure de l'apéritif dominical. Marie Penhouët trônait derrière son comptoir encombré de verres et de bouteilles de bière. Dans un coin, une télévision déversait à tue-tête son flot d'images, parfois zébrées de striures car l'antenne de la pointe nord de l'île n'avait toujours pas été réparée. Lorsque Pierre pénétra dans la pièce, il sentit un changement presque imperceptible dans le brouhaha des mots et des interjections. Il croisa des regards fuyants des marins qui auparavant lui avaient témoigné de marques de sympathie. Sa promenade avec Joan au bras faisait déjà jaser... Il décida de prendre le taureau par les cornes. Il s'assit sur le tabouret de bar juste en face de Marie Penhouët et alluma une cigarette.

- Je viens de raccompagner Joan à l'écloserie dit-il à la tenancière. Elle ne sentait pas bien. . .

Tout en tournant son torchon dans les verres à bière pour les essuyer, Marie Penhouët regarda Pierre dans les yeux comme si elle cherchait à déceler les traces d'une tromperie. Pierre soutint son regard sans ciller.

- Les enfants, ce sont les enfants sur le ferry. . . répondit-elle avec une lassitude irritée. Elle a vu les enfants sortir du ferry, c'est ça qui lui fait du mal. . . à la petite irlandaise.

- Mais pourquoi les enfants ? demanda Pierre. À ce moment précis, il détesta la face rougeâtre de matrone bretonne sûre de son droit et ferme dans ses bottes de maraîchère.

- Vous ne savez pas. . . ? répondit-elle. Je croyais que vous saviez, vous êtes bien allés chez eux, l'autre matin, quand Jean-Loïc a failli se fracasser sur les rochers pour venir vous chercher sur l'îlot. . . Ils ont perdu un gosse. Un garçon de cinq ans, gentil comme tout, qu'ils avaient appelé Swan, comme leur bateau,

So what

une idée à elle, c'est sûr... noyé dans le vivier à homards de l'écloserie... l'an dernier... on sait pas trop comment... Elle n'était pas là où il fallait, la mère, à ce qu'on dit. Alors voir des gosses venir dans l'île, cela lui rappelle son petit... c'est ça, il y a pas à dire.

Pierre resta silencieux, bu une bière, puis une autre. Marie Penhouët était partie à l'autre bout du bar en grande discussion avec des marins pêcheurs qui commençaient à être salement avinés. Pierre demanda à ce qu'on mette ses consommations sur sa note et monta dans sa chambre. Il se rappela le poster de l'enfant dans l'escalier et la tristesse de Joan. Tard dans la nuit, il s'endormit avec un sentiment de compassion comme il n'en avait jamais ressenti.

*

Les jours suivants, il décida d'éviter la pointe sud de l'île. Ses promenades matinales l'amenaient vers les roches et les landes du nord. Il regardait l'océan s'éclaircir au cours du jour. Un matin, il croisa Joan et tous deux marchèrent ensemble le long du sentier douanier, sans rien se dire, heureux d'être ensemble, se comprenant sans le recours des mots. Le lendemain, à nouveau, ils se retrouvèrent et prirent ainsi l'habitude de ces rencontres quotidiennes qu'ils maintenaient dans une semi-clandestinité, cherchant presque malgré eux à éviter les rares promeneurs s'aventurant sur le sentier. Jour après jour, les longs moments de silence partagé laissaient place à des conversations intimes. Joan parlait d'elle, de son enfance en Irlande, de la musique qu'elle aimait avec une ardeur qui étonnait Pierre. Il l'écoutait et sentait monter en lui la puissance d'un désir émergent, venant de façon inespérée l'aider dans son combat intérieur. Parfois, leurs mains se frôlaient et leurs regards aussitôt se séparaient comme

So what

s'ils venaient de commettre un acte sacrilège. Tous deux, pourtant, avaient maintenant pris conscience de la puissance de leur inclinaison mutuelle. Les grandes marées arrivèrent. Le temps changea. Le matin d'un jour pluvieux où le plafond de nuage était si bas que la mer en devint noire, il retrouva Joan sur le sentier des falaises. Joan alla vers lui. Elle l'attendait.

- Emmène-moi, Pierre, dit-elle. Je veux partir d'ici, quitter Houat, avec toi.

Pierre la regarda. Sous le ciré qui emprisonnait ses cheveux, Pierre voyait l'éclat dur de ses yeux. Elle lui prit la main. Leurs visages se tendirent l'un vers l'autre et leurs lèvres se rejoignirent. Enlacés, ils restèrent longtemps sous la falaise sans parler. Puis, elle arrangea ses vêtements délacés par l'étreinte, lui sourit et commença à remonter le sentier qui courait le long de la falaise. Pierre se décida à rentrer à l'hôtel. Tout lui semblait irréel. Cependant, le goût de sel dans sa bouche et l'odeur de la chevelure de Joan lui rappelaient la réalité exacte de l'acte consommé.

*

L'île était petite. Se retrouver fut difficile. Les habitants, friands des histoires d'adultère, étaient à l'affût des allers et venues inhabituelles. Prenant les précautions nécessaires, Pierre et Joan se retrouvèrent deux fois au pied de la falaise de la pointe nord dont les accès difficiles étaient cachés à la vue. Un jour, Joan apprit à Pierre que Jean-Loïc était parti sur le continent pour une bonne partie de la semaine. Ils s'aimèrent dans la chambre conjugale de la vieille maison et les deux amants se réveillèrent pour la première fois un matin ensemble. Joan se confiait et parlait sans cesse. Pierre apprit la souffrance de cette femme, étrangère

So what

à l'île, qui sentait posé sur elle le reproche d'avoir manqué de vigilance sur son enfant. Jamais, son mari n'évoquait la mort de leur fils mais elle savait que leur amour s'était aussi éteint ce jour... Jean-Loïc revint du continent. Par précautions, ils ne se virent pas pendant plusieurs jours. Pierre essaya de composer mais l'inspiration musicale semblait l'avoir déserté. Il pensait à Joan. Parfois, il se laissait aller à imaginer leur vie à tous deux à Paris dans son studio des Grands Augustins, au milieu de ses partitions. Une telle vision lui paraissait incongrue. Joan était liée à la mer, à l'odeur du sable et du sel, aux roches de granit. Pendant une semaine entière, les amants s'évitèrent. Un matin, en haut de la falaise, Pierre vit Joan courir à sa rencontre. Elle se jeta sans ses bras, l'embrassa et ils s'enfoncèrent ensemble dans les hautes herbes. En la caressant, Pierre sentit en elle une tension inhabituelle.

- Pierre, lui dit-elle ses lèvres accolées au creux de l'oreille. Je dois partir demain à Lorient. Rencontrer un fournisseur pour l'écloserie. Jean-Loïc ne peut y aller. Il doit ramasser les casiers avant la grande marée. Je vais prendre une chambre à l'hôtel du Morbihan, en face de la gare. Pierre, je t'en prie, c'est le moment. Rejoins-moi là-bas. Ensemble, nous partirons à Paris.

Elle était si décidée. Pierre acquiesça en silence. Ils s'embrassèrent. Elle paraissait heureuse. Il la vit se retourner une dernière fois le long du sentier avant qu'elle ne rabatte sur ses cheveux la capuche de son ciré.

*

Le lendemain matin, le temps se dégradait. La mer devint noire, creusée et moutonnante. Un vent glacial hurlait sous un plafond si bas que les nuages donnaient l'impression de toucher l'océan.

Pierre dormait. On frappa à la porte. Jean-Loïc se tenait dans l'embrasure, son bonnet à rayures à la main. Surpris, Pierre l'invita à entrer mais d'un geste de la main, le marin déclina l'invitation.

- Tu voulais faire un tour en mer, dit-il, et bien, je crois que c'est le jour. Joan est partie à Lorient par le bateau du matin et j'ai besoin d'un coup de main pour remonter les casiers du côté du rocher de la Jument. C'est un drôle de coin où la mer secoue pas mal... mais cela devrait t'intéresser... toi, qui aime les expériences fortes.

Pierre s'en voulut d'avoir évoqué avec lui son désir d'aller faire un tour en mer. Il voulut refuser mais il ne trouva pas les mots pour le dire. Il prit sa veste et suivit Jean-Loïc. Pendant la marche jusqu'à l'écloserie, ils ne purent parler tant le vent hurlait. Le dos courbé, Jean-Loïc avançait et Pierre suivait. En descendant le sentier, Pierre vit le bateau faire des bonds considérables et heurter les défenses du ponton. Jean-Loïc ouvrit la porte du hangar. Sous une lumière blanche donnant aux objets une teinte artificielle, de grands bassins remplis d'eau de mer étaient séparés par des passerelles d'acier. Jean-Loïc s'activait sur l'une d'entre elles, tirant des nasses vides et les empilant pour les amener au bateau. Il travaillait en silence sous le bruit continu des ventilateurs électriques. Désœuvré, Pierre marchait le long des passerelles, regardant la masse grouillante des crustacés au fond des bassins. Il avança jusqu'au fond du hangar et aperçu un bassin entièrement vide. L'enfant ! L'enfant avait du se noyer au fond de cette cuve, pensa-t-il l'espace d'un instant. Jean-Loïc avait terminé de sélectionner les nasses et l'attendait près de la porte. En sortant du bâtiment, Pierre eut l'impression qu'il le dévisageait. Il était trop tard pour le questionner. Jean-Loïc travaillait déjà sur le pont de la barge. Pierre s'était souvent vanté devant le mari de Joan d'aimer les bateaux. En

vérité, son expérience maritime se limitait à quelques sorties par beau temps sur dériveurs. Là, les choses furent différentes. Le *Swan* n'avait pas doublé l'extrémité du ponton que l'enfer commença. La barge heurtait de plein fouet des lames très formées dont le sommet écumait puis retombait lourdement dans des creux de plus en plus serrés. Des paquets de mer passaient le franc bord et venaient inonder le pont et disperser les casiers d'osier. Au milieu d'eux, Pierre n'en menait par large. Malade et trempé jusqu'à l'os, il cherchait à se frayer un chemin parmi les casiers en déroute jusqu'à l'étroite cabine où il discernait la masse sombre du dos de Jean-Loïc, courbé sur la barre. La mer était trop forte et après chaque tentative, il devait se résoudre à se caler entre deux grandes nasses un peu plus arrimées que les autres. Lorsque le bateau arriva sur le récif de la *Jument*, roulant et tanguant dans une eau de plus en plus déchaînée, Jean-Loïc coupa le moteur et jeta une ancre flottante afin de maintenir le bateau face au vent. Il vint chercher Pierre au fond du bateau et l'aida à se mettre debout malgré les forts mouvements de roulis. Il lui demanda de prendre la gaffe et d'accrocher les casiers qu'il ramènerait au treuil contre le bord. Le premier casier flottait à quelques mètres, ballotté en tous sens par les vagues. Jean-Loïc réussit à l'accrocher puis alla s'activer sur les manettes du treuil. Le casier se rapprocha du bateau. Lorsqu'il ne fut qu'à quelques dizaines de centimètres, Pierre se pencha par-dessus bord portant la gaffe à bout de bras. Il crocheta l'anneau du casier et commença à tirer mais il fut surpris par le mouvement contraire du bateau. Il bascula vers l'avant et tomba par-dessus bord. Sa main droite lâcha la gaffe et la main gauche se projeta pour se maintenir à bord. Elle saisit à pleine paume le câble d'acier du treuil et fut déchirée en profondeur par une épissure. Le cri de Pierre se perdit dans l'eau glacée. Lorsque sa tête émergea, il hurla encore sentant ses jambes devenir lourdes comme du plomb. Il s'agrippa au flotteur du casier et ressentit la douleur

So what

de sa main gauche d'où coulait un sang rouge sombre se mêlant à l'écume. Sur le *Swan*, il vit Jean-Loïc, immobile, les poings serrés sur le bastingage, les yeux fixés sur lui. Pierre hurlait. Jean-Loïc continuait de le regarder sans bouger. Enfin, il pris sa gaffe, crocheta le flotteur, l'amena à lui et tendit sa main à Pierre.

*

Une heure après, Pierre était ramené à l'auberge de l'Espadon. On banda sa main pendant qu'on le réchauffait. Dans la léthargie où le froid l'avait plongé, il entendait autour de lui des bribes de conversations. « L'hélicoptère était indisponible... On allait le ramener à Quiberon par le *Men er vag* qui partait dans un quart d'heure. » Il entendit le jugement clinique d'un infirmier improvisé qui parlait de tendons sectionnés et de paralysie certaine. Quelques minutes après, la main bandée, il était installé dans la cabine du ferry. Par le hublot, il vit sur la route, Marie Penhouët venir au bateau de son pas pressé. Elle monta à bord, vint vers lui et lui tendit un mouchoir noué. « C'est de la part de Jean-Loïc, vous l'avez oublié chez eux », dit-elle en accentuant le dernier mot avec son mauvais sourire. Le mouchoir s'ouvrit sur son plectre en écaille de tortue qu'il avait dérobé jadis au musicien américain. Pierre regarda l'objet au creux du tissu. Jamais, il n'en séparait et pourtant lors de cette nuit passée avec Joan dans la chambre conjugale, le médiateur était bel et bien tombé de sa poche. Le ferry quitta l'embarcadère. Pierre jeta par-dessus bord le mouchoir et le plectre devenu inutile. Jamais, pensa-t-il, sa main paralysée ne pourrait retoucher le manche d'une guitare. Son regard se posa sur la Vierge de pierre logée au sommet dans le phare du bout du quai. Houat s'éloigna et se fonda dans l'horizon. La tempête s'était calmée. Il ne pleuvait

So what

plus. Seul, le vent continuait à souffler en rafales et au travers des câbles du ferry, il émettait un son puissant, au spectre hésitant, mais qui finit par se stabiliser sur une note aigue. Pierre écouta longuement cette *harmonique éloignée*, offerte par le vent.
